Races et contrastes d'Helvétie vus de la Suisse romande

Autor(en): **Neaf, Henri**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Heimatschutz = Patrimoine**

Band (Jahr): **51 (1956)**

Heft 4-fr

PDF erstellt am: **28.03.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-173604

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Coup d'œil sur la vente de l'Ecu d'or 1956

Le résultat est, une fois de plus, excellent, et notre grande vente nationale a brillamment commencé sa seconde décennie. 613 087 médailles ont été écoulées, environ 2000 de plus qu'en 1955 et 18 000 de plus que les années précédentes. Les résultats de septembre et d'octobre nous faisaient espérer un succès plus spectaculaire encore. Et nous l'aurions probablement obtenu sans les événements de Hongrie, qui accaparèrent l'attention et la générosité du peuple suisse au moment des ventes de novembre. C'est ainsi que le canton de Saint-Gall enregistre un recul de plus de 10 %. En tenant compte de la situation générale d'alors – aide aux réfugiés, course aux provisions! –, le résultat est dans l'ensemble très favorable, et indique de la part du public, envers l'action de nos deux Ligues, une fidélité que des circonstances exceptionnelles n'ont pas entamée.

Nos sections recevant en règle ordinaire une part proportionnelle au nombre d'écus écoulés dans leur circonscription, celles de Saint-Gall et du Valais se trouvaient particulièrement touchées par les événements. Le comité central a décidé d'en tenir compte et de leur verser le même montant que pour 1955.

Les résultats des cinq dernières années, très proches les uns des autres, donnent une impression de grande stabilité. Ils recouvrent pourtant de notables variations selon les lieux. Parmi d'heureuses surprises, mentionnons la progression de Bâle-Ville, qui est de 4370 francs, et celle de Berne, plus remarquable encore, qui est de 9984! Mais c'est la Chaux-de-Fonds qui décroche la palme: en passant de 9271 à 9599, la métropole horlogère se place, proportionnellement au nombre d'habitants, en tête des villes suisses.

Adressons ici nos chaleureux remerciements à tous nos collaborateurs – organisateurs, vendeurs et propagandistes – et à tous ceux qui, en achetant notre médaille, ont contribué au nouveau succès de l'Ecu d'or.

Races et contrastes d'Helvétie

vus de la Suisse romande

Le présent article procède des circonstances. Le destin de la Hongrie toute proche, l'héroïsme d'une nation qui revendique sa liberté ont eu, en Helvétie, des répercussions profondes, non seulement par sympathie humaine mais aussi par solidarité sociale. Notre revue a d'autres tâches que celles de la politique. Cependant il est des événements qui rappellent que le patrimoine moral prévaut sur le patrimoine esthétique dont nous avons la garde. « La Suisse une et diverse », si fortement définie par Gonzague de Reynold, est un organisme sensible, pourvu de nerfs autant que de muscles. Dans une époque où le monde se transforme à une vitesse prodigieuse, la Rédaction a estimé qu'il n'était pas hors de propos de reprendre deux constantes d'un « helvétisme » en pleine évolution, le problème des races puis celui des langages auxquels le Heimatschutz prend depuis longtemps intérêt, puisqu'une de ses sections s'adonne expressément à l'étude du schwyzertütsch. Les lignes ci-après n'ont d'autre objet que d'inviter à cette introspection, aujourd'hui nécessaire.

Existe-t-il en Suisse un problème ethnique? Inutile de démontrer une évidence que signalent jusqu'aux manuels scolaires. Encore faut-il savoir comment le problème évolue et se pose aujourd'hui. Au premier chef, la communauté helvétique bénéficie en totalité d'un libéralisme exceptionnel, même parmi les nations imbues d'une civilisation analogue, et tout à l'éloge de la race majoritaire qui est alémanique. Nos confédérés du nord et du centre, non seulement respectent la langue des minorités régionales mais ils l'apprennent avec zèle. Il ne vient pas à l'idée d'un Lucernois ou d'un Gallois de s'adresser à un Welche autrement qu'en français, à un Tessinois autrement qu'en italien.

Il y a mieux encore. Le restaurant que je fréquente en pleine Gruyère m'apporte à l'instant un argument topique. Sept personnes se font servir à dîner. Elles parlent le suisse-allemand à cœur joie. La salle est vide; plusieurs tables nous séparent; je suis censé ne rien entendre, et la servante vient de s'éloigner. Tout à

coup les sept convives se mettent à parler français, non par plaisanterie, car le ton reste grave pour ne pas dire solennel, mais par plaisir, ou peut-être pour se jeter de la poudre aux yeux, je l'ignore. Quoi qu'il en soit, je défie la Suisse romande entière, et la France avec elle, de trouver parmi leurs ressortissants sept convives qui, spontanément et sans motif apparent, s'entretiendraient dans l'organe étranger du pays qu'ils visitent. Pourquoi? Laissons-en la réponse aux philosophes.

Plus remarquable et plus touchant est ce fait indéniable: les Alémaniques favorisent les idiomes autochtones. Aux Grisons où l'infiltration germaine date de loin, ils encouragent dans les zones bilingues le parler romanche au détriment du leur; générosité unique au monde assurément, destinée à maintenir une langue nationale que parlent 50 000 habitants à peine.

Il n'en est pas moins vrai qu'à des causes diverses, la population germanique augmente en plus forte proportion que ses voisines sans être nécessairement plus prolifique. Entre toutes, sa paysannerie demeure fidèle à sa vocation. Au lieu de s'expatrier, elle préfère de beaucoup s'installer sur des terres qu'elle achète et gagne de proche en proche. Nous connaissons une famille bernoise fixée, depuis quatre générations, en zone romande et catholique. L'aïeul était fermier, ses descendants sont propriétaires. Ils parlent entre eux leur dialecte, savent l'allemand classique, usent du français et du patois gruérin, demeurent protestants et choisissent leurs épouses dans les familles de même origine et de même confession. Ils accroissent leurs domaines, tandis que les indigènes franchissent souvent la frontière jurassienne ou quittent l'agriculture pour l'industrie, afin d'y chercher meilleure fortune. *Ab uno disce omnes;* l'exemple se répète avec abondance, alors qu'aucun paysan romand ne prend inversément la route.

Mais qu'en est-il des populations urbaines? La prospérité matérielle qui ne fut pas toujours à l'origine des sociétés, est aujourd'hui l'attrait irrésistible qu'exercent les cités sur les populations rurales. Les raisons en sont trop connues (espoir du gain, du confort, de la culture intellectuelle et artistique, du plaisir qui en est à la fois le corollaire et la déviation, de l'autonomie personnelle aussi) pour qu'on en recommence l'énumération. Ce phénomène, sans être universel, est du moins généralisé! En Helvétie, il modifie une vieille structure. S'il est des villages dont la densité reste la même, il en est davantage qui se vident et quelques-uns que l'industrie fait promouvoir au rang d'une cité. L'antique contension des cantons-villes et des cantons-campagnes, dont l'histoire suisse est l'image, se poursuit comme au premier jour, sous une forme moins agressive et d'autant plus insidieuse qu'elle est révolutionnaire.

La constitution fédérale ayant supprimé les clôtures d'un cantonalisme méfiant, l'argent (il faut bien l'appeler par son nom) n'a plus d'obstacle pour mêler des populations naguère séparées et rivales. Le régionalisme, avec toutes les vertus qu'il comporte, en fait les frais, tandis qu'une autre vertu (ou qualité si l'on veut) surgit dont l'Helvétie ne semble pas se douter encore: une conscience nationale proprement dite. Où il y avait naguère une vingtaine d'Etats disparates, se constituent désormais des groupes homogènes, réduits à trois ou quatre en raison des langages. Les particularismes s'atténuent, les populations se dosent selon des mesures nouvelles.

*

Telle est, au départ, la donnée du problème qui nous occupe. Il ouvre sur l'avenir des perspectives inattendues; y laisser courir l'imagination, serait cependant bien naïf. La réalité ne va pas du même train. Les groupes, formés à l'échelle réduite des blocs intercontinentaux, se réduisent ici à trois ou quatre et même à deux

principaux, le groupe germain, d'une part, le groupe latin de l'autre. Celui-ci, numériquement faible, est encore amoindri par la topographie alpestre, de sorte que sa cohésion organique se limite à la Suisse romande.

Le progrès de l'outillage, la fertilité du sol ont fait de la plaine valaisanne une terre où la vigne, les vergers, les jardins prospèrent. Cette richesse rejoint celle du Pays de Vaud et celle moins généreuse du canton de Fribourg, en dépit de ses pâturages découlant de lait plus que de miel. L'industrie mécanique, horlogère, se confine à la zone jurassienne et, sur l'ensemble du territoire, la promesse des forces hydro-électriques n'a pas encore donné toutes ses preuves.

En revanche, l'Alémanie bénéficie des ressources énormes d'usines qui se concentrent à Bâle, Bienne, Olten, Baden, Berne, Winterthour et Zurich. Sans être négligeables, les entreprises analogues sont en Romandie à la fois moins nombreuses (la superficie étant moindre) et infiniment moins puissantes. Il en résulte qu'elle importe, en proportion, moins de techniciens qu'elle n'exporte, outre Sarine, d'ingénieurs et d'artisans spécialisés, venus des rives lémaniques ou neuchâteloises.

Rien jusque-là qui puisse ostensiblement modifier les conditions démographiques. Le déséquilibre commence avec les résultats. La « haute conjoncture » financière (pour user d'un néologisme obscur mais commode) accorde aux populations du nord (donc germaines) un pouvoir d'achat que ne connaissent pas celles du sud ni du sud-ouest. La « vie » y est plus chère, mais l'argent plus abondant. Si la richesse succède à l'aisance, on obéit à la loi éternelle des migrations. L'on se délivre des climats moroses, des horizons monotones, à la quête de paysages mieux fortunés. L'on émigre donc et l'on s'implante par l'achat de villas sur les bords du Léman ou des lacs tessinois. Conquête pacifique dont nul n'aurait le front de se plaindre, mais qui implique une sorte de suprématie où l'orgueil intime du possédant rejoint l'envie de l'indigène. Vieille histoire dont naissent ailleurs les conflits sociaux sans que la race y soit pour rien.

Autre conséquence, autre phénomène. La réussite des grands usiniers instaure une féodalité bénigne, et du reste mouvante, qui ne ressemble à celle de jadis que par le respect de l'ordre et du commandement. De sorte que la Suisse alémanique est exigeante envers les fonctionnaires, se montre généreuse à la condition que le zèle soit à la mesure du travail effectif. En quoi la Suisse romande lui rend justice et ne s'en sépare point. Pourtant, du fait de sa faiblesse numérique et pécuniaire, elle a moins de poids au sein de l'administration fédérale. Echappant au rayonnement du Polytechnicum ou du Musée national, elle s'efforce avec des moyens réduits, de se maintenir à un honorable niveau par des institutions pauvrement dotées, et de compenser ce qui lui manque par l'accueil fait aux fondations internationales (Croix-Rouge, Bureau international du travail, Jeux olympiques, etc.), sans oublier les « comptoirs », « salons », expositions et fêtes, ni les conférences intermittentes.

Disons-le franchement: tout cela n'est pas bien grave et pourrait se clore par une louange des résultats obtenus par émulation. Il n'est peut-être pas au monde de territoire plus réduit où l'activité soit plus intense, et il n'est pas douteux que, sans l'appui généreux de la Confédération, la Suisse romande serait incapable de maintenir son effort. Geste tout fraternel de l'Alémanie qui, avec une sorte d'admiration et presque de tendresse, se manifeste envers la volubilité welche. En outre, un élément considérable d'équilibre résulte des partis politiques qui, pour s'affronter aux élections fédérales, se recrutent dans le pays entier; jeu subtil auquel se passionnent (ou se passionnaient) les masses et qui concourt, sans qu'il y paraisse, à la cohésion nationale.

Certes, il y a l'armée qui coûte cher et que l'on a beaucoup critiquée, voici quelques semaines à peine. On peut lui reprocher son mimétisme; elle se calque sur les méthodes des voisins les plus forts. Lorsque c'était l'Allemagne, la discipline, les uniformes, les insignes étaient à sa façon. Que les alliés triomphent et la mode change de camp. Mais la Suisse romande est-elle prétéritée? Sur quatre commandants en chef de l'armée de guerre, elle a donné deux généraux! Quant au mouvement qui, venu des Welches, tentait de limiter nos armements, il était bien intentionné mais intempestif; les événements l'ont prouvé. Il est toujours dangereux de baser la politique sur le sentiment.

De cet aperçu sommaire, on pourrait conclure que le ménage des deux Suisses, germaine et latine, n'est pas si mal accordé. Au contraire: l'émulation de groupes décidés à collaborer est un signe de vitalité et de progrès, puisque collaborer, c'est comprendre. Et c'est là que nous attendons notre dernier paragraphe. Car à propos des deux émules principaux, nous en sommes restés aux apparences, sans examiner de plus près ce qu'il faut entendre par le mot race.

Il fut naguère un régime qui prétendit à la « pureté » sanguine. L'idée émanait d'un dictateur inculte. De fait l'Europe, pour ne parler que d'elle, est de sang mêlé, par exodes ou conquêtes. A cet égard, la Suisse ne fait pas exception. Sauf quelques îlots alpestres (Appenzell, Engadine, populations valaisannes) les races pures sont rarissimes et, sur cette pureté même, la science se montre réservée. En Romandie, il est en tout cas moins de sang commun entre Genevois et Evolénards qu'entre Genevois et Bernois, par exemple. Et pourtant les frictions, s'il y en a, ne naissent jamais entre citadins et montagnards, en dépit de mœurs totalement dissemblables. C'est avouer que la race est un terme inadéquat et d'interprétation délicate. Nous avons connu un Argovien 100 %, né au Pays de Vaud, à ce point « acclimaté » qu'il devint conseiller d'Etat avant de recevoir la bourgeoisie de sa nouvelle patrie. Tous les acclimatés ne deviennent pas conseillers d'Etat, mais leurs enfants, s'ils en ont, deviennent tous des Romands authentiques. D'où procède le miracle? du langage qui permet l'assimilation.

Un des fondateurs de la stylistique, Charles Bailly qui enseignait le grec à des élèves indignes (nous avons des raisons de nous en souvenir) s'écriait, dans une juste colère: « Messieurs, nous ne parlons pas la même langue! » Ce qui signifiait: « Vous ne savez traduire en termes clairs parce que vous n'atteignez pas la pensée limpide dont ils procèdent. »

La logomachie – guerre des mots et des idées – est une tentative manquée de l'intelligence. En psychologie, comme en sociologie, un malaise débute souvent par un malentendu et, lorsqu'il s'aggrave, on use d'un superlatif tel que le mot « fossé » dont les heures mauvaises marquent le souvenir. N'est-ce pas constater que l'homogénéité helvétique a pour principal obstacle l'absence d'un commun dénominateur linguistique? Avons-nous le moyen d'atténuer les inconvénients qui en résultent? Ces questions n'ont rien d'académique; elles appartiennent à la plus concrète des réalités, la plus embarrassante aussi. Pourtant elles ne peuvent demeurer sans réponse (nous allions dire sans remède). Et le plus tôt sera le mieux car, en moins d'une génération, les données du problème se sont modifiées comme jamais depuis quatre cents ans.

Henri Naef